Document généré le 15 mai 2025 10:50

Anthropologie et Sociétés

Philippe BOURGOIS, *En quête de respect : le crack à New York*. Paris, Seuil, coll. « Liber », 2001, 458 p., illustr., bibliogr., index.

Abdoulaye Gueye

Volume 26, numéro 2-3, 2002

Mémoires du Nord

URI : https://id.erudit.org/iderudit/007071ar
DOI : https://doi.org/10.7202/007071ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)
1703-7921 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Gueye, A. (2002). Compte rendu de [Philippe BOURGOIS, *En quête de respect : le crack à New York*. Paris, Seuil, coll. « Liber », 2001, 458 p., illustr., bibliogr., index.] *Anthropologie et Sociétés*, *26*(2-3), 279–281. https://doi.org/10.7202/007071ar

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 2002

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Pierre Bonte dans « Faire fortune au Sahara (Mauritanie) : permanences et ruptures », examine comment à partir du XIXe siècle, certaines tribus maures se sont spécialisées, lors de crises successives dans le développement d'activités commerciales (bétail, céréales, transports) en créant des *sharika* et en utilisant les solidarités tribales. Au lendemain de l'indépendance, la création d'une monnaie nationale permettra à ces « boutiquiers » de se transformer en hommes d'affaires en important à travers les Canaries et le Sahara, alors espagnol, des produits achetés sous franchise douanière portuaire.

Dans « Les chasses du prince Bandar », Emmanuel Grégoire narre les chasses au faucon d'un prince saoudien dans le Sahel nigérien. Il démontre le déséquilibre économique qui existe entre ces deux mondes et qui engendre une relation inégale permettant d'enfreindre les lois en toute impunité et la destruction des ressources animalières du Niger ainsi que la propagation des idées du courant de pensée wahabite dans ces régions.

Karine Bennafla dans son article « Tchad : appel des sirènes arabo-islamiques » note l'intensification récente des relations du Tchad avec le monde arabo-musulman alors qu'approche la mise en exploitation du pétrole de Doha. La diffusion de produits en provenance du Maghreb entraîne une réactivation du commerce transsaharien. Une aide au développement socio-économique ainsi que le regain d'influence religieuse et culturelle demeurent complexes à cause de la diversité des objectifs et procédés employés par les pays partenaires.

Dans l'article de Marc Antoine Pérouse de Montclos sur « Les réseaux financiers, diasporas et *hawilad* », l'auteur souligne l'importance historique de la péninsule arabique (commerce de bétail) dans ses relations avec la Somalie qui ne vit que de la contribution essentielle de sa diaspora en faisant transiter les fonds par les pays du Golfe. Le dernier article, de Marie Miran, « Vers un nouveau prosélytisme islamique en Côte-d'Ivoire » s'interroge sur le processus par lequel la *dawa*, notion classique récemment redynamisée s'est vue réappropriée et transformée par les musulmans ivoiriens.

Si cet ouvrage apporte un éclairage nouveau sur les relations entre monde arabe et Afrique noire, on peut cependant regretter (bien qu'elle soit mentionnée dans l'introduction) l'absence de contribution traitant des nouvelles migrations humaines, sujet brûlant d'actualité.

Claire Escoffier (cescoffier@maghrebnet.net.ma)
15 rue Abou Hanifa Agdal
10000 Rabat
Maroc

Philippe Bourgois, *En quête de respect : le crack à New York.* Paris, Seuil, coll. « Liber », 2001, 458 p., illustr., bibliogr., index.

En quête de respect : le crack à New York. Ainsi est traduit en français *In Search of Respect. Selling Crack in El Barrio*, l'ouvrage publié en 1995 par Philippe Bourgois à Cambridge University Press, dans la collection dirigée par Marc Granovetter. Ce livre est le produit de plus de cinq années de recherche et de vie dans le Barrio, un quartier de East Harlem qui abrite une forte communauté portoricaine dont une partie immigrée et l'autre partie, très jeune, née sur le sol américain.

Traitant de l'exclusion et de la marginalité sociale d'une minorité ethnique, Bourgois décrit et analyse les stratégies de celle-ci pour survivre et pour sauvegarder sa dignité, les conséquences souvent destructrices de ces stratégies sur la communauté en question, l'apport du système politico-économique américain à la reproduction de la misère des habitants du Barrio et l'antagonisme entre les valeurs de ces derniers et celles, dominantes, de la société blanche anglo-saxonne.

Par sa pauvreté criante, le Barrio incarne le revers du rêve américain, la fracture sociale au sein de la première puissance industrielle. La description de la promiscuité qui accable les personnes dans leur quotidien ainsi que des corps en décrépitude qui peuplent les espaces publics et les appartements nous renvoie à des photographies de bidonvilles d'Amérique latine ou d'Afrique.

La prégnance de la pauvreté dans le Barrio favorise l'invention d'une culture économique de survie, évidemment anomique, faite de débrouillardise et de ruse, qui se manifeste à travers deux types d'initiatives : d'une part, la commercialisation de produits illicites comme les drogues dures (le crack notamment, la cocaïne, l'héroïne, etc.), d'autre part, l'instrumentalisation de l'État.

La vente de crack, industrie multimillionnaire, constitue ainsi le poumon de l'économie de ce quartier. Elle s'est développée d'autant plus facilement qu'elle est considérée comme un moyen, certes risqué mais rapide, d'enrichissement individuel. Par cette fonction de promoteur économique qu'on lui suppose, le commerce de crack, quasi monopolisé par les hommes, est devenue une activité économique qui intègre une forte proportion de la population du Barrio. En effet, de la manne financière que dégage cette activité, bénéficient même des préadolescents et des adolescents que son mode d'organisation permet d'intégrer facilement. Bourgois montre que la longévité d'un commerce de crack dépend de la création d'une diversité de postes de travail dont ceux de guetteur et de livreur qu'occupent idéalement des préadolescents parce qu'ils sont moins soupçonnables par les autorités policières et bénéficient d'une plus grande clémence devant les tribunaux que les personnes majeures.

La rentabilité financière associée à la vente de crack, en contexte d'extrême pauvreté sociale, constitue une cause première de la violence dans le Barrio. Comme l'auteur nous le donne à voir à travers des phrases abruptes et sèches qui coupent les extraits de ses entretiens ainsi que les commentaires de ses interlocuteurs sur les bruits qui les entourent, chaque jour et chaque nuit ce quartier a droit à son lot de coups de feu et d'homicides. L'usage de la violence est dans plusieurs cas au service du contrôle du marché du crack entre des bandes rivales. Par la violence les dealers cherchent à dissuader leurs homologues de toute attaque sur leurs intérêts économiques. L'exemple de Ray, le propriétaire d'une des maisons de crack, montre à quel point la violence constitue un capital d'une valeur inestimable dans cette économie. Grâce à la brutalité inouïe par laquelle il a construit son identité, il jouit d'un franc respect et d'une autorité dans le Barrio qui se traduit par la volonté des uns et des autres d'épargner ses propriétés.

Dans d'autres cas, la violence constitue un moyen de protection ou de défense de soi. Cela se vérifie en particulier chez les catégories faibles comme les femmes. Ayant été socialisées dans une culture machiste mais aussi conscientes du pouvoir qui leur est attribué dans la société américaine, les femmes nuoyoricaines répondent par la violence pour se soustraire à l'emprise et à la terreur des hommes. Pour Candy, l'une des rares femmes

revendeuses de crack dans ce milieu très masculin, qui exhorte son amie brutalisée par son conjoint à suivre son exemple, tirer sur son amant constitue *le* moyen de se protéger contre lui.

Parallèlement au commerce de crack, la stratégie de survie dans le Barrio repose sur l'instrumentalisation de l'État. Exclus de l'économie légale capitaliste par leur éducation scolaire insuffisante, par l'inadaptation de leur capital culturel aux valeurs de la société dominante, et surtout par le dispositif institutionnel américain incapable de prendre en compte leurs spécificités culturelles, les habitants du Barrio accèdent cependant, parfois par la ruse et la débrouillardise, aux ressources économiques de l'État. Quand bien même ils existent par l'informel, ils ne s'abstiennent pas de réclamer à l'État américain des ressources telles que les indemnités d'allocations familiales, de sécurité sociale, etc. L'obtention de telles indemnités s'effectue par la manipulation des chiffres administratifs, le refuge dans le statut d'invalide physique ou mental, etc.

L'accès des nuoyoricains aux ressources de l'État passe également par des choix qui reproduisent leur propre situation d'individus pauvres. Ainsi, de nombreuses femmes multiplient les grossesses pour accéder aux logements mis à la disposition des mères célibataires ou des jeunes mères par la municipalité new yorkaise.

L'autodestruction et la souffrance qui adviendront de tels choix pour la communauté nuoyoricaine en particulier, et toutes les communautés marginalisées des États-Unis, justifie la critique acerbe du système socio-économique américain par l'auteur de cet ouvrage. Et dans un esprit constructif, il avance des propositions on ne peut plus opératoires, à savoir couvrir les besoins en santé de ces populations, leur donner un système d'éducation performant, encourager les efforts des habitants du Barrio pour intégrer le marché économique légal. Excellent livre, donc, à relire.

Abdoulaye Gueye (laye69g@hotmail.com)
Centre interuniversitaire d'études sur les lettres, les arts et les traditions — CELAT
Université Laval
Québec (Québec) G1K 7P4
Canada

Patrick Declerck, *Les naufragés. Avec les clochards de Paris*. Paris, Plon, coll. Terre Humaine, 2001, 458 p., bibl., illustr., lexique.

Sans-abri, sans domicile fixe, marginaux, errants, vagabonds, mendiants sont des termes qui renvoient immédiatement à des dimensions particulières du vécu : le logement et son absence, le trottoir, la manche, la solitude, la désocialisation…

Patrick Declerck a décidé de les appeler *clochards*, « parce qu'il faut bien leur donner un nom. Celui-là n'est en rien meilleur que les autres, sinon qu'il renvoie à des images partagées, en France, et par tout le monde » (p. 12). Comme le souligne Yves Mamou (2001), il est difficile de situer cet « OLNI (Objet Littéraire Non identifié) ». Mais est-il seulement pertinent de vouloir le situer ?

« Routes », première partie de l'ouvrage, transporte le lecteur au cœur de cette « culture de la place publique » (Gaboriau 1993). « La vie dans la rue? On mendie. On boit. On s'engueule. On se bat. On se calme. On reboit. On dort. On recommence. Par-dessus tout,